

—Je n'oublierai jamais, non, jamais, ce que vous faites pour moi.... M. Sténio Marackzy, mon beau-frère, n'oubliera pas non plus, j'en suis sûre....

L'étranger abaissa gravement sa tête pensive et se tournant vers Daisy :

—Vous voulez voir votre sœur ?... Hélas ! vous ne la trouverez plus telle que vous l'avez connue. Elle est bien changée, la pauvre Maud, elle est bien malade.

La petite miss leva sur son beau-frère des yeux pleins d'angoisse :

—En danger ? demanda-t-elle

—Oui, Daisy, en danger.

Elle poussa une exclamation étouffée.

Et, suivis d'Harriett, qui semblait marcher au supplice, les deux jeunes gens entrèrent dans la cour de l'hôtel. Comme ils se dirigeaient vers le pavillon carré qui s'élève sur le côté droit de la façade, ils croquèrent une jeune femme très élégante accompagnée d'une religieuse portant le costume gris et la cornette blanche des sœurs des pauvres. Daisy détourna vivement la tête et hâta le pas, entraînant Sténio, comme si elle craignait d'être reconnue en sa compagnie. Mais ses précautions furent inutiles. Et elle entendit, derrière elle, la jeune femme qui disait avec une expression de profond étonnement :

—Tiens ! miss Mellivan et Marackzy !...

Une inquiétude soudaine serra le cœur de Daisy. Mais elle était emportée par des sentiments tellement violents qu'elle passa outre. Sténio ouvrit la porte du pavillon, et, suivie de sa gouvernante, la jeune miss entra.

La religieuse s'était arrêtée et avait suivi l'étranger du regard. Elle leva les yeux au ciel et dit :

—Ah ! si M. Marackzy voulait laisser mettre son nom sur l'affiche de notre concert, quelle aubaine pour nos petits Orphelins de la mer !...

—Vous savez donc qui est Marackzy, sœur Elisabeth ?

—Son nom, madame, n'est-il pas universellement connu, à l'égal de ceux de Liszt et de Rubinstein ?...

—Oui, mais, malheureusement pour nous, depuis que sa femme est si malade, il ne veut plus se montrer en public... Dernièrement, à Vienne, il n'a pas consenti à jouer chez l'empereur, pour qui cependant il a le plus respectueux attachement, car François-Joseph est son premier protecteur....

—Ce qu'il a refusé à un souverain, ne l'accorderait-il pas à des enfants malheureux ?

—Une seule personne pourrait peut-être obtenir de lui.... Oui, tenez, par Daisy Mellivan.... Oh ! ce serait prodigieux ! On mettrait les places à quarante francs et on emplirait la salle.... Trente mille francs de recette assurés !

La sœur Elisabeth croisa ses mains sur sa poitrine avec extase, et ses lèvres s'agitèrent comme pour une prière.

II

Sténio Marackzy est, sans conteste, le plus admirable virtuose qui ait jamais fait vibrer le bois sonore d'un violon. Fantaisiste comme Paganini, il a fait, dans ses jours d'excentricité, des tours de force avec son archet. Mais ce n'est pas à se démancher sur la quatrième corde que le grand artiste a conquis sa réputation. S'il a des doigts divins pour exécuter, il a une imagination de feu pour créer. C'est un improvisateur d'une puissance merveilleuse, et en même temps, d'une grâce incomparable.

Tour à tour, sous son archet magique, s'envolent les mélodies qui, par un prodigieux contraste, évoquent les mélancolies hivernales des plaines immenses, traversées par le Danube aux roseaux peuplés de hérons silencieux, puis les gaités riantes des fêtes villageoises, dans lesquelles les blondes filles dansent les amoureuses et les danses avec leurs fiancés, et enfin les rudesses belliqueuses des marches, où retentissent les sonneries des trompettes, les roulements des canons et le clair tintement des sabres. L'âme de la Hongrie tout entière, triste, joyeuse ou héroïque, chante dans le violon de Marackzy.

Voilà pourquoi, dans son pays, il est aussi populaire que Kossuth, et comment, en Europe, il a fanatisé tous ceux qui ont eu le bonheur de l'entendre.

Fils d'un maître de chapelle du palais royal de Pesth, il n'a pas grandi en liberté comme les sauvages Tzigane qui parcourent les plaines danubiennes. Son instruction musicale a été très soignée, et son éducation d'homme est parfaite. Remarqué par l'Empereur et Roi, un jour qu'il exécutait le solo de violon d'un *O Salutaris* composé par son père et emmené à Vienne pour jouer dans les concerts de la cour, il produisit toute de suite une sensation profonde. Pendant tout l'hiver il fit fureur, et ne séduisit pas moins les femmes par sa beauté que par son talent. Il avait vingt ans, une tournure de gentilhomme, l'air pensif et des yeux de jais brillants et doux, où brillaient toutes les flammes de l'Orient.

Les Viennoises aux cheveux couleur de soleil raffolèrent de ce beau garçon brun comme la nuit. Sténio, l'enfant gâté du grand monde autrichien, et porta le poids de son heureuse fortune avec une aisance incroyable. Il ne se donna pas une seule fois des airs de parvenu. Sans effort apparent, il se montra l'égal des plus grands seigneurs, et de pair alla avec les archiducs. Il dépensait l'argent aussi facilement qu'il le gagnait. Jamais une infortune ne le trouva la main vide. Mais quand un prince de la finance le pria de venir faire de la musique dans ses salons, il avait des exigences folles.

Sacré grand homme dans son pays, ce qui est rare, Sténio entreprit la conquête de l'Europe, et vint en France où, tour à tour, les grands virtuoses essayèrent leur talent sur cette pierre de touche unique qui s'appelle le public parisien. Fantaisque et nerveux, prompt à l'engouement et au dédain, mais vibrant avec une sincérité irrésistible aussitôt qu'on le met en contact avec une véritable nature d'artiste, ce public fit à Marackzy des ovations délirantes.

La première fois qu'au Cirque d'Hiver, accompagné au piano par Planté, il joua sa prodigieuse *Marche des Hongrois*, il y eut, à la fin du morceau, une minute indescriptible, pendant laquelle toute la salle fut debout, criant, frappant des pieds et des mains, comme emportée par un coup de folie. Le succès du virtuose hongrois fut instantané et foudroyant. Certains journaux, refuges d'impuissants, à qui l'envie sert de doctrine, risquèrent quelques venimeuses attaques. Mais Sténio planait trop haut pour que de ces fangeuses embuscades on pût l'atteindre. La bave des méchants ne flétrit pas une fleur de ses couronnes. Il passa triomphant et heureux.

Pendant dix ans, jeune, beau, riche fêté, il parcourut l'Europe au bruit des applaudissements, semant sur son chemin les mélodies comme les perles, et faisant la fortune des impresarii et des éditeurs. Cependant, chaque année, vers le mois de juillet, il disparaissait, et, jusqu'au mois d'octobre, on n'entendait plus le son divin de son violon. Ainsi qu'une étoile filante, qui trace un sillon